

Laure était certainement fière de l'affection que lui témoignait Pétrarque, dont elle comprenait la valeur. Mais elle estimait que « la femme qui se « laisse¹ ravir l'honneur n'est plus ni femme, ni « vivante. Et ce qui me surprend, disait-elle, c'est « que Lucrece ait eu besoin du poignard pour mourir, et que sa douleur seule ne lui ait pas suffi. » De plus, avec l'intuition de sa nature exquise « supérieure à l'humaine nature », elle sentait que le génie du poète ne peut se développer que dans les espaces infinis de l'idéal et non pas dans le terre à terre d'une passion humaine remplie de si prosaïques réalités. Fière et délicate, elle comprenait, d'ailleurs, que l'amour d'un homme à bonnes fortunes, comme l'était Pétrarque, la rabaisserait au rang banal des autres femmes aimées par lui. Et elle a voulu mieux et plus qu'un tel amour. Aussi, se rendant compte dès l'origine qu'elle était aimée seulement pour sa beauté de femme, elle s'est attachée à lui faire comprendre peu à peu qu'il existe dans certaines femmes, pour belles qu'elles soient, des beautés plus parfaites et plus durables que celles du corps : « Ta sublime² beauté, qui n'a « pas sa pareille au monde, lui crie le poète, te « déplairait elle-même si tu ne la considérais pas

¹ Sonnet CCIV, à Laure vivante.

² Sonnet CCV, à Laure vivante.